

printemps. Les devantures des boutiques s'étaient gaîment au soleil. Du côté opposé, les hôtels somptueux laissaient leurs portes s'ouvrir toutes grandes sur la chaussée dans la familiarité de cette heure charmante. Au fond des cours, on voyait aller et venir des palefreniers, conduisant des chevaux en main.

Devant l'Elysée s'arrêtaient déjà des voitures de maître, d'où sortaient des messieurs décorés, à l'air grave et le portefeuille sous le bras. Puis, passant au galop de leurs lourdes bêtes, les dragons du ministère de l'intérieur mettaient dans la tranquillité lumineuse de toute cette scène le joyeux cliquetis de leur sabre sonnant contre leurs éperons.

Dans l'avenue Marigny, du haut en bas des Champs-Élysées, plus loin encore, le long des quais, c'était un débordement de fraîche verdure sous lequel Paris semblait comme rajeuni. De tous côtés l'on arrosait ; l'eau s'éparpillait dans le soleil en gerbes étincelantes. C'était une fête, un baptême. Il était impossible de ne pas ressentir l'influence de joie et d'énergie qui sortaient de toutes ces belles choses.

René et son ami ne songeant point à s'y soustraire. Ils avaient pour un moment oublié leurs préoccupations et causaient avec animation et insouciance, comme ils l'avaient fait tant de fois en remontant cette même avenue. Lorsqu'ils furent arrivés au rond-point de l'Etoile, la conversation s'étant un peu ralentie, le comte se tourna sur sa selle et jeta un coup d'œil en arrière.

— Ah ! Paris, murmura-t-il, que je renonce à ta vie et à tes plaisirs, non, non, jamais, jamais !

— Eh bien, dit Alphonse, vais-je enfin savoir quelle résolution tu as prise ?

Il fallait que la confiance fût bien embarrassante, car René ne pouvait encore se décider à la faire. Il proposa un temps de galop jusqu'au bois de Boulogne. Arrivé là cependant, il se trouva forcé de s'exécuter ; mais il crut nécessaire de préparer son ami.

— Tiens-toi bien en selle, lui dit-il ; ne t'évanouis pas et ne tombe pas de cheval. Tu vas entendre quelque chose d'inouï. . . . Je vais me marier.

— Te marier ?

— Oui, je suis déjà presque fiancé.

— Et tu prétends me faire croire, à la possibilité d'un pareil miracle : l'existence d'une jeune fille assez riche pour payer tes dettes, d'un assez grand nom pour qu'il s'allie au tien, et assez folle pour t'épouser ?

— Deux de ces conditions se sont rencontrées, répondit René avec quelque hauteur : quant à la troisième, je compte m'en passer.

Alphonse réfléchit un instant, puis d'un ton plus grave :

— Est-ce que tu n'épouserai pas une jeune fille de notre monde ?

— Elle n'est pas noble : c'est la fille d'un marchand.

Alphonse jura : c'était plus fort que lui. Il fit en même temps un mouvement si violent que son cheval se cabra.

— Tiens, s'écria-t-il, vois l'effet de tes paroles sur ce cheval. Ah ! c'est que c'est un animal de race, lui, il a horreur des mésalliances.

— Quelle folie ! dit René.

— Voyons, René, ce n'est pas sérieux ? Tu ne ferais pas un marché du nom de Laverdie ?

— Alphonse !

— Eh, morbleu ! mon cher, il n'y a pas à mâcher les mots. Tu n'espères pas me faire croire, je suppose, à un mariage d'inclination ?

— Je te l'ai dit, Alphonse, je ne veux pas mourir.

— Alors, c'est un échange.

— Eh bien, oui, tu as raison, c'est un échange. . . il n'est même pas très loyal, car toi seul sais au juste l'état de mes affaires ; mais j'estime que mon titre. . .

— Loyal, allons donc ! Crois-tu que je m'embarrasse de cela ? Ce bourgeois dont tu prends la fille donnerait jusqu'à son dernier écu pour être le père d'une comtesse. Il l'accepte ruiné, joueur et le reste, que lui importe ! C'est là ce qui m'exaspère. Ah ! ils se prétendent nos égaux par leur travail, leur intelligence, que sais-je ? On pourrait les croire, s'ils étaient logiques. Mais non, on les voit baisser la trace de nos pas ! Ils se battent pour un de nos sourires autour du lac, pour une heure que nous passons le soir dans leurs salons. Il n'y a pas un d'entre eux qui ne soit prêt à donner son or, son sang, son repos, pour le moindre de nos blasons. Voilà pourquoi je les méprise, oui, du fond de mon cœur ! Et tu vas descendre jusque-là, toi, un Laverdie ?

— Je m'attendais à une tirade de ce genre, répondit René. Tu es intraitable sur la question de race et de nom. Eh, mon Dieu ! tu sais bien que j'ai toujours été de ton avis. Je le suis encore. Mais je n'ai plus un louis. Veux-tu donc que je me brûle la cervelle ? Les bourgeois sont vaniteux et illogiques, j'en conviens : profitons-en. Nous ne faisons pas de mal, puisque cela les rend heureux.

— Mais nous nous abaissons ! Ils ont soif de nos titres, faut-il montrer que nous avons soif de leur or ?

— Sais-tu, Alphonse, de qui je ferai le bonheur par le mariage dont il s'agit ? de ma grand'tante de Saint-Villiers.

— De la marquise ! de cette vieille grande dame "haute comme les monts," ainsi que dirait madame de Tencin ! C'est impossible !

— C'est cependant ce qui me décide à une chose qui autrement me répugnerait un peu, je l'avoue. Bref, que ce soit ma tante, ou les millions, ou tous les deux, tu décideras pour toi-même la question si tu t'en crois capable. Tu dis souvent que je ne sais pas réfléchir : eh bien, c'est vrai. Une idée me plaît ou me déplaît tout d'abord ; je l'accepte ou je la repousse, et c'est pour toujours ; il m'est impossible de la discuter. Ces jours-ci, je me sentais pris dans un cercle de fer qui allait se resserrant de plus en plus autour de moi ; tout à coup j'ai découvert une issue, et je me suis précipité vers elle. Ma résolution était prise. . . . Tous tes raisonnements n'y feront rien.

— Mais t'es-tu assuré du moins que cette issue était la seule qui pût s'offrir ?

— En connais-tu d'autres ?

— Dans ta position, je vendrais tout, je payerais mes dettes, et j'entrerais dans l'armée.

— Ah ! oui, l'armée. . . voilà un conseil qui eût été bon il y a cent ou cent cinquante ans, mais aujourd'hui ! Tu te figures donc être toujours au temps de Louis le Bien-Aimé ? Alors, en effet, la carrière des armes était belle et glorieuse pour un comte de Laverdie. Mais nous sommes en République, Alphonse, et pour quelque temps encore ! car les symptômes sont graves, l'accès de folie pourrait cette fois se prolonger. Je suis sorti lieutenant après la guerre. . . . Jolie position pour un Laverdie ! avec la perspective d'un exil en province et le grade de capitaine à l'ancienneté dans une dizaine d'années d'ici. Cela vaut bien le sacrifice de tous mes trésors, la perte de ces merveilles qui feraient l'orgueil d'un musée royal, et que j'ai rassemblées avec tant d'amour et de peine !